

Le mélancolique, sa violence, sa façon de se défendre et la dépression qui en résulte: hypothèses sur le thème de la mélancolie.

Suelena Werneck Pereira

RÉSUMÉ

Ce texte travaille le sujet de la mélancolie et cherche à établir les paramètres métapsychologiques de cette affection, considérée par plusieurs auteurs comme étant le nouveau mal social. Son fondement principal est celui des relations entre moi idéal et idéal du moi dans la production du cadre examiné. Il remet en question l'actualité du modèle de l'hystérie en tant que paradigme pour la compréhension du mélancolique et son insertion dans la contemporanéité

Le premier modèle théorique produit par Freud pour la nouvelle discipline qu'il créa est basée sur une matrice clinique fondée sur l'étude de l'hystérie et Freud lui-même affirmera, plus tard, que l'hystérie est le modèle de toutes les névroses. C'est sans doute à partir du modèle de l'hystérie que la théorie psychanalytique commence à s'instaurer. La matrice de l'hystérie produit un certain genre de conceptualisation qui s'étend tout d'abord au-delà des frontières du cadre psychopathologique au sujet de l'appareil psychique comme un tout. L'hystérie a indubitablement constitué la référence majeure de Freud. Ce modèle a été en vigueur durant assez longtemps, et a commencé à décliner en 1920, avec l'avènement des idées d'automatisme de la répétition et du trauma, piliers de ce que l'on nomma la deuxième théorie pulsionnelle. De nos jours, face aux nouvelles pathologies comme les cas limite, les addictions, "dépressions", troubles de l'alimentation – obésité, anorexie, boulimie – nous nous demandons si ce modèle originaire est toujours valable pour nous aider à comprendre les nouvelles formes de 'tomber malade' de l'homme contemporain – qui sont, avant tout, narcissiques. Parmi tous ces cadres, la mélancolie

constitue l'un des plus prégnants et est souvent considérée comme étant le nouveau mal social. J'aimerais penser la mélancolie en tant que maladie de l'identité où un 'mauvais' support d'identification pourrait être entendu comme principale condition de la maladie. Des identités toujours plus volatiles conduiraient à une culture mélancolique, à des modes de souffrance psychique inédits et à de nouveaux liens sociaux. Ces douleurs contemporaines peuvent être vues comme dérivés d'un capitalisme de consommation accouplé à une société de contrôle, dont la jonction aurait pour résultat des pathologies ayant comme trait constant la compulsion. C'est pourquoi le sujet, poussé à consommer aveuglément, utilise les médicaments en tant que prothèse visant à satisfaire ses compulsions, marques des maladies de cette société. La société de consommation s'épuise dans sa quête acharnée du succès immédiat, de la bonne forme instantanée, du plaisir à n'importe quel prix, du culte des objets et du bien-être continu et infini. L'état dépressif s'accroît alors, expression d'une fatigue ressentie par le sujet désireux infiniment être lui-même dans un monde sans patrons définis, mais dont les exigences quant à la forme physique et à la performance sont extrêmement élevées, et où l'exhibition remplace l'introspection et les valeurs attribuées à un univers intérieur.

Une situation clinique de plus en plus courante a fonctionné comme ressort de ce texte: la fréquence de l'énonciation de phrases telles que "je suis déprimé", "ce que j'ai, c'est de la déprime", "je crois que j'ai besoin de médicaments". Mais que peut-on bien vouloir dire par le mot dépression? Et je me suis mise alors à me poser des questions, puisque rien de bien clair ne m'était offert par les symptômes, qui puisse me permettre de distinguer entre un état dépressif et un cadre mélancolique. Les symptômes sont presque toujours absents, et les expressions déprimé, dépression, pourraient sans doute être remplacées par triste, tristesse, découragement. Or, il semble que ces mots n'appartiennent plus au vocabulaire, ne sont pas actuels et ne justifieraient pas le fait de chercher un traitement, en général par ingestion de médicaments. Ce que nous voyons aujourd'hui, c'est la médicalisation des affects: le sujet ne peut pas être triste, et moins encore découragé, un individu de ce genre ne consomme pas, n'est pas branché sur la contemporanéité et doit donc être "guéri". De nos jours, il existe une naturalisation de l'idée de guérison des états d'âme; il y a une espèce de 'désaffectation' des liens de l'homme avec son

monde, les passionnels sont mal vus, le contrôle des sentiments est ce que l'on recherche le plus. N'importe quoi, sauf ressentir, ne serait-ce par l'utilisation de drogues, légales ou pas. Le tissage de l'âme n'intéresse plus personne, ni le tissu dont toute subjectivité se constitue.

Il faudrait nous demander ici qu'est-ce qui produit ce genre de subjectivité, quels modes de subjectivation ont comme effet ce sujet compulsif, dépendant, toujours endetté, jamais à la hauteur de l'excellence qu'il croit qu'on attend de lui. Nous avons devant nous la constitution d'une identité bien plus complexe que celle que les problèmes freudiens relatifs à l'identification ne pourraient atteindre. La place de la psychanalyse est affectée par ces changements. Il est bien loin, le monde des hystériques de Freud!

C'est pourquoi j'ai voulu souligner certains aspects de cette tonalité affective si souvent présente, et j'ai essayé de le dire dans le titre-même choisi pour ce travail. Ma tentative consisterait à distinguer une configuration, une organisation psychique, d'un état affectif, tout en tenant compte de l'aspect pulsionnel proprement dit ainsi que des mécanismes de défense employés. En d'autres termes: j'aimerais discerner la mélancolie de l'état de tristesse diffuse que nous nommons si facilement dépression, en divisant mon étude en quatre dimensions: une dimension structurelle à proprement parler, celle qui se rapporte à une configuration, une organisation psychique, avec ses points d'attache et ses modes de fonctionnement, en soulignant la constitution des instances idéales; une dimension pulsionnelle, décelant la présence massive et incontestable, dans la mélancolie, de ce dérivé des pulsions de mort qu'est la violence, proche parent de la destructivité, observable dans les conflits ambivalents et leur marque indélébile; une dimension dynamique où je me pencherais sur le mécanisme archaïque de défense que constitue le retournement sur le propre moi, ou le retournement sur la personne propre, ainsi que le définit Freud dans "Les pulsions et leurs destins" en 1915; et, enfin, une dimension affective, commune au mélancolique et au non mélancolique, insuffisante à elle seule pour définir une organisation psychopathologique. L'état affectif qui bouleverse le mélancolique, lorsque toute sa violence ou presque se retourne contre lui-même et produit une gigantesque blessure par identification avec l'objet détruit, une blessure par laquelle s'écoule la libido, parle d'une souffrance résultant d'un ensemble de facteurs; cette souffrance est

une exclusivité de la mélancolie et doit être distinguée de la souffrance “banale” qui fait partie de l’existence humaine.

Depuis très tôt, Freud a voulu expliquer une modalité de maladie psychique qu’il désigne par le terme de mélancolie et tient à différencier de la tristesse humaine.

Dans le Manuscrit B, appelé “L’étiologie des névroses”, Freud mentionne comme troisième forme de la névrose d’angoisse, “la dépression périodique, attaque d’angoisse qui peut durer depuis une semaine jusqu’à quelques mois” et qui, contrairement à la véritable mélancolie, “possède un lien, apparemment adéquat *a ratio*, avec un trauma psychique”. Une telle dépression périodique se présente “sans l’anesthésie psychique qui est caractéristique de la mélancolie”. (FREUD, 1893, p. 222)

Dans le Manuscrit E, de sa correspondance avec Fliess, Freud attribue l’affection mélancolique à une accumulation de tension sexuelle psychique, à l’opposé de l’accumulation de tension sexuelle physique, qui donnerait naissance à la névrose d’angoisse (FREUD, 1894). Tout de suite après, dans le Manuscrit G, intitulé “Mélancolie”, il reprend ce thème et conclut que “l’affect correspondant à la mélancolie est celui du deuil, c’est-à-dire la nostalgie de quelque chose de perdu. Pour cela, peut-être s’agit-il dans la mélancolie d’une perte, produite dans la vie pulsionnelle”. Et il propose de partir de l’idée selon laquelle “la mélancolie consisterait en le deuil pour la perte de la libido” (FREUD, 1895, p. 240).

Plus loin, toujours dans le Manuscrit G, et ayant eu recours au “schéma sexuel” pour élucider son affirmation, Freud ajoute que la meilleure description des effets de la mélancolie serait la suivante: inhibition psychique avec appauvrissement pulsionnel [*Triebverarmung*], causant pour cela de la douleur. Il propose que si un “groupe sexuel psychique” perd trop intensément sa magnitude d’excitation, un repli à l’intérieur du psychisme se forme, qui “a un effet de succion sur les magnitudes contigües de l’excitation”. Ceci produit de la douleur et, par une “hémorragie interne”, entraîne un amoindrissement de l’excitation qui se manifeste dans les autres pulsions et opérations. “Comme inhibition, ce repliement a le même effet qu’une blessure, de façon analogue à la douleur” (FREUD, 1895, ps. 244/5).

Cette analogie avec une blessure réapparaît dans “Deuil et Mélancolie” : “Le complexe mélancolique se comporte comme une blessure ouverte, attire vers lui, de toutes parts, des énergies d’investissement (...) et vide le moi jusqu’à son total appauvrissement” (FREUD, 1917, p. 250). Nous voyons donc là une perte dans l’appareil psychique, au sein de l’organisation libidinale, suivie de douleur et d’inhibition des fonctions.

Face à ces extraits, nous nous trouvons par conséquent devant une description économique de l’affection sans que rien ne soit dit pour autant au sujet de la dynamique des mécanismes mentionnés. Par quoi cette perte, cet appauvrissement, cette blessure sont-ils produits? Quel serait, ou, mieux, quels seraient les déclencheurs de la condition mélancolique? Petit à petit, et si nous suivons Freud depuis les textes de ses débuts, nous commençons à entrer en contact avec les opérations qui sont derrière ces évènements quantitatifs. Citant à nouveau un Manuscrit, le N cette fois-ci, nous y lisons que toute névrose implique des impulsions hostiles dirigées contre les parents; celles-ci, refoulées durant des moments de compassion envers eux, s’extériorisent par l’intermédiaire de récriminations, que Freud nomme mélancolies. “L’identification qui survient de la sorte n’est rien d’autre, ainsi que nous le voyons, qu’un mode de penser” (FREUD, 1897, p. 296).

Nous avons donc ici l’idée d’identification rattachée à la mélancolie - un des axes possibles pour que nous puissions tenter d’établir la cartographie d’une métapsychologie de l’affection. Nous voyons encore l’identification déjà reliée à la notion d’ambivalence: les impulsions hostiles contre les parents vont entrer en conflit avec les impulsions amoureuses qui leur sont destinées. Le mécanisme de l’identification sera également beaucoup approfondi dans le texte métapsychologique sur la mélancolie et le lien qui existe entre cette dernière et la phase orale qui, suivant la suggestion d’Abraham, serait à la base du mécanisme de l’identification. L’autre axe possible pour l’analyse de la mélancolie est le concept de narcissisme, qui géra une grande modification de la théorie libidinale, surtout par rapport à ce qu’elle avance à propos de la genèse du moi.

Ainsi que nous le savons, le concept de moi possède certaines significations au début de la théorie. Ce n’est qu’à partir du texte de 1914, appelé “Narcissisme: une introduction”, qu’il subit un changement radical, et

que, en même temps, par l'intermédiaire du concept d'identification, les limites entre le moi et l'objet deviennent floues, tandis que s'esquisse à la fois la chute de la première opposition pulsionnelle. C'est un bon décor pour la question des processus d'identification, pièce centrale de la condition mélancolique. Si nous réfléchissons à ce qui se passe lors de la constitution du moi et quelles sont les ressources auxquelles il va avoir recours afin de réparer de possibles failles de sa genèse, peut-être pourrions-nous établir une métapsychologie pour la mélancolie et faire une distinction entre celle-ci et les divers états d'âme attristés, ou même déprimés. Certaines formulations sur le narcissisme avancées plus tard dans l'oeuvre freudienne pourront peut-être nous servir de point de départ.

Commençons par l'idée d'un narcissisme primordial, absolu, tel que celui postulé dans "Psychologie collective et analyse du moi", en 1921; "Le moi et le ça", en 1923, et "Le malaise de la civilisation", en 1930. Avec cette idée de narcissisme, Freud se réfère à un état primitif, entièrement anobjectal, fermé en lui-même, monadique, sans aucune relation avec le monde extérieur, et où le moi et le ça ne se distinguent nullement. Ce narcissisme désigne, en fait, la vie intra-utérine, le premier état de la vie proprement dite, antérieur donc même à la naissance, sans aucune séparation entre le sujet et le monde externe. Cet état mythique pourrait être considéré comme étant le point vers lequel tend tout le système vivant, l'organisme. Face à la perte de cette quiétude totale, de cette absence complète de stimulation, ce système se mettrait en marche et tenterait de retrouver cet état perdu. Nous pouvons l'imaginer, en un premier temps, fonctionnant entièrement par voie réflexe, sans la moindre intervention d'un psychisme – étant donné que celui-ci n'existe pas encore, et ne pré-existe pas non plus, et que par conséquent, il est "acquis". Comme l'absence de stimulation caractérise un état d'inertie, une tendance absolument primordiale de tout système vivant, parce que stable, selon les fondements scientifiques adoptés par Freud, le retour à ce narcissisme total serait une fonction de la pulsion de mort pure, sans représentation, antérieure à la fondation du psychique. La tendance à l'inertie viserait le rétablissement de cet état originaire d'excitation zéro perdu à la naissance.

Néanmoins, avec l'avènement de la vie, ce zéro n'est plus possible, et les pulsions de mort, liées depuis toujours par Eros, vont devoir se contenter

d'un fonctionnement fusionné aux pulsions de vie. La perception d'un monde externe et le fait qu'une fois instaurée, la vie lutte pour son propre maintien, mettent fin à cet état d'excitation zéro et placent ce système en confrontation avec ses stimulations intenses. À ce moment-là, il y aurait des critères bien objectifs pour distinguer un dedans et un dehors. Il ne s'agit pas encore en ce point d'un "bon" et d'un "mauvais", mais uniquement de limites corporelles marquées par les stimulations. La corporalité est support de la vie, l'immédiateté des sens constitue notre balisage originaire et les usages du corps indiquent la manière d'être au monde. Dans "Les pulsions et leurs destins", Freud nomme cet état de choses le *moi-réalité-primitif*: en utilisant les muscles et en commençant par agir de façon réflexe, ce "moi" affirme que "dehors", c'est tout ce qu'il peut fuir, et que "dedans" désigne l'inévitable. Ce moi-réalité du début "...distingue intérieur et extérieur selon un bon critère objectif". Alors, le moi-sujet "...coïncide avec ce qui donne du plaisir, et le monde externe avec ce qui est indifférent" (FREUD, 1915, p.130). Toute stimulation produit une sensation désagréable parce qu'elle vient troubler la paix et que, dans son dessein déjà régressif de ne pas vivre de tensions, ce moi (dans le sens de *soi-même-propre*, "*Selbst*") se désintéresse d'un monde si scandaleux. Il va tenter de décharger la tension introduite par un fonctionnement que Freud nommera auto-érotique. Cette décharge inclut déjà Eros, comme le dit son nom, et, par conséquent, ce n'est plus la décharge totale vers l'excitation zéro. L'inertie fait place à la constance. Ce moi originaire, pré-psychique, pour ainsi dire appuyé sur une aptitude du corps, ne va s'intéresser qu'à lui-même, sans rien vouloir savoir de tout le reste. L'extériorité se fait connaître par l'indifférence. Elle sera très vite considérée étrangère, mauvaise, étrange; l'indifférence ouvre la voie au désagréable. Le moi-réalité-primitif est clairement un moi corporel, car il se constitue par une habileté spécifique du corps, une fonction qui est la sienne, la musculature.

Ce moi se distingue déjà d'un non-moi, mais il est encore tout entier du pur ça. Ce moi/ça reçoit des stimulus du monde interne, c'est-à-dire du 'soi-même-propre', et ces stimulus gèrent également pression, tension, malaise. Et, en plus, impossible de leur échapper! Ce moi originaire qui recherche déjà le plaisir comme sensation et commence à le considérer comme début possible, cherche, pour se défendre, à chasser ce qui est désagréable et à introduire en

lui, dans son domaine, ce qui procure du plaisir, de bonnes sensations, défaisant ainsi son objectivité antérieure et effaçant, imaginativement, la différence établie entre le moi et le non-moi. En utilisant le terme 'imaginativement', l'on introduit une situation proprement psychique: c'est le moment où surgit le moi-pur-plaisir qui, du point de vue des relations moi/non-moi, correspond à la constitution d'un moi idéal [*Ideal-Ich*], première position libidinale qui comprend un objet. Les pulsions, auparavant indépendantes les unes des autres et se satisfaisant suivant le mode auto-érotique, s'organisent autour de ce premier objet, tout en le constituant; cet objet est le moi, le moi idéal, la première base libidinale. Ce moi idéal se sent très proche du ça, et essaye de correspondre aux exigences de ce-dernier en cherchant à récupérer l'état de narcissisme absolu. Il se constitue lui-même à travers ce que Freud désigne par l'expression "nouvelle action psychique" dans son texte sur le narcissisme (FREUD, 1915, p. 74), et nous pouvons le comprendre comme étant une ressource défensive face à l'invasion des excitations. Toute la constitution de l'appareil psychique est défensive: sa première tâche consiste à contenir l'excitation qui rentre dans le système. L'appareil psychique se forme pour pouvoir exister, pour assurer la survie de sa propre existence, ce qui explique le besoin de contention, pour ne pas être aplati, détruit par le passage des excitations. Le narcissisme résultant de cette nouvelle action psychique – l'identification originaire qui constitue à la fois sujet et objet – et qui est le narcissisme primaire (par opposition au narcissisme secondaire, examiné dans le même texte), représente déjà une tentative de retour à un état antérieur, le véritable narcissisme absolu dont nous avons parlé ci-dessus. Puisque l'excitation zéro est désormais impossible face au phénomène de la vie et à son urgence, qu'advienne alors une situation imaginaire d'absence de 'déplaisir'. Ce moi-pur-plaisir est le même moi idéal de l'enfance, dépositaire de toutes les perfections et excellences exigées par le ça. On dit en général que le moi idéal est pareil à ce que le ça veut que le moi soit.; et le ça ignore toute limite, impossibilité ou ajournement. Le ça ressent les exigences pulsionnelles comme des besoins, et son seul but est de s'en débarrasser. Les excitations sont intenses, bien plus que ce que ce système naissant peut en supporter, ce qui finit par provoquer des effractions. L'économie du système est extrêmement troublée et, pour se défendre contre cette invasion, il faut faire quelque chose: ce sont les

refoulements originaux, *Urverdrängungen*, comme ça, au pluriel, conformément au texte "Inhibition, symptôme et angoisse", datant de 1926.

Le moment du moi-pur-plaisir, ou moi idéal, est donc le moment où l'individu quitte l'exclusivité du fonctionnement auto-érotique et où, par l'identification originaire, il fonde un moi proprement psychique, premier objet des pulsions sexuelles, auparavant complètement indépendantes les unes des autres et dont l'objet, en général, se confondait à la source pulsionnelle elle-même. Le moi idéal est une structure, défensive et narcissique, qui tente de "nier" l'extériorité et l'altérité déjà perçues, en essayant de revenir au narcissisme absolu primitif. À ce moment-là, la meilleure chose à laquelle ce moi parvient consiste à instituer, imaginaire et défensivement, un narcissisme primaire, différent de l'absolu, où la séparation, déjà enregistrée, est perçue comme douloureuse. Le moi idéal peut donc être entendu en tant que première ressource devant la perte du narcissisme absolu: créé à l'image d'un autre, résultat de la capture amoureuse d'un corps par un regard, il est ce qu'il est possible de faire, face à l'évidence de la séparation, de l'absence de complétude, de la brisure du vécu océanique du narcissisme absolu. Le moi idéal constitue le premier essai de représentation de la totalité des moi corporels, abandonnés par le passage des excitations, simples marques d'impressions et de sensations. Ce sont ces marques qui rendront possible la "nouvelle action psychique" et lui fourniront un fondement. Comme Freud l'avait déjà avancé en 1895 dans le "Projet pour une psychologie scientifique", le premier objet, qui est à la fois objet de l'amour, de la haine et seul pouvoir auxiliaire, ressemble au sujet, "à savoir, un proche [*Nebenmensch*]. C'est donc sur le proche, que le sujet humain apprend à discerner.

En se voyant à la fois semblable et dissemblable à cet objet sur lequel il reconnaît ce qu'il a déjà vécu, le sujet se fraye un chemin pour la construction d'une identité. Le regard de cet objet lui assure également qu'il est bien reconnu, dans sa totalité, comme un semblable, un proche. Ainsi, une image s'offre comme modèle originaire d'identification.

Si ce moi idéal se forme sans trop de problèmes, c'est là que viendra s'introduire plus tard la question de la séparation et de la castration. Il deviendra la base de l'idéal du moi [*Ichideal*], une structure qui le remplacera, en l'incluant, sur le chemin de l'acceptation de la réalité. Peut-être que le

devenir des affections mélancoliques réside dans la conformation du moi idéal. Nous avons l'impression que ce narcissisme primaire, n'ayant pas été bien construit, doit être reconstitué sans cesse à cause de la fragilité de ses piliers. Ce moi idéal est conforme, mais il présente certaines failles; cela est différent de ce qui se passe dans les psychoses, où sa fragilité est si importante que face à une haute marée de libido il se fragmente. C'est un moi idéal dont la constitution présente des brèches au niveau-même du narcissisme primaire. C'est un moi un peu vide, opaque, un espace à remplir constamment, sans consistance, manquant d'un certain contenu. Le conflit mélancolique a lieu dans un registre essentiellement narcissique, c'est une vicissitude du moi qui souligne le rapport entre moi idéal et idéal du moi.

Basiquement, l'hypothèse est la suivante: dans la mélancolie nous sommes face à une faille dans la constitution du moi idéal, un "défaut" inestimable au niveau du narcissisme primaire, une incomplétude narcissique fondamentale, qui marquera ce début et le devenir du sujet. Ce fait va déboucher sur une question postérieure relativement à l'idéal du moi: "appuyé" sur un moi idéal déficient, il va avoir beaucoup de mal à se structurer, et sera destiné à des insuccès et des insuffisances. Le moi idéal va être le responsable de la protection de ce sujet formé à partir de la douleur de l'amoindrissement, et devra lui assurer l'amour de l'autre, une fois les conditions d'idéalité remplies. Il est produit par l'investissement narcissique d'un autre sujet, pour qui ce sujet-devant-être est l'objet idéalisé, imaginativement responsable de la réalisation de ses aspirations à l'excellence perdue. Corrélatrice à cet investissement, la nouvelle action psychique rassemble les ressemblances jusqu'alors éparses. C'est la magie du regard de cet autre, qui attend des merveilles de la part de ce sujet, qui entourera d'une enveloppe imaginaire les mois auparavant si capables d'évaluations objectives de la réalité. Ce regard émerveillé et exigeant permet à cet objet d'être, tout en jetant sur ses épaules le terrible fardeau de ne pas faillir, et ce, dans la meilleure des hypothèses. Le sujet, sous la forme initiale d'un moi idéal, se forme dans l'échange de regards d'amour: du narcissisme de cet autre qui l'identifie à son amour, en lui apprenant le chemin de l'identification. Le sujet s'identifie à celui qui l'identifie à son amour merveilleux et parfait. L'hypothèse est que plus cet investissement sera essentiel et à prédominance narcissique, moins ce choix d'objet sera objectal,

plus la possibilité de supporter l'imperfection sera grande. Cet autre qui a institué le moi idéal recherche en lui un objet totalement idéalisé afin de composer une illusion de complétude et de perfection, qui doit être maintenue coûte que coûte. Ce moi idéal/moi réel ainsi bâti deviendra la proie de cette idéalisation. Ce qui nous fait avancer, en tant que référence dans la quête d'un idéal du moi qui remplace le moi idéal, c'est justement l'impossibilité de l'idéal. Plus l'investissement narcissique de l'autre sur ce sujet/objet d'amour sera grand et exclusif, plus importante sera l'exigence de perfection; plus la part d'amour objectal proprement dite sera importante, plus l'acceptation des failles sera grande et plus facile il deviendra de tourner le dos au moi idéal et de marcher dans le sens d'un idéal du moi.

Un jeu mortel se développe entre sujet et sujet/objet. Il s'agit d'un rapport vraiment spéculaire: le sujet recherche en son objet des ressemblances avec lui-même, son image glorifiée, une espèce d'édition améliorée de lui. Pour que la précaire séparation entre sujet et objet puisse se maintenir, l'idéalité de ce dernier s'impose, condition *sine qua non* pour l'idéalité du propre sujet. Une image totalement idéale vient se coller à cet objet. Rien d'inférieur à cet idéal ne peut être accepté, étant donné l'exigence narcissique excessive de l'autre, occupé à sa difficulté avec la castration. Lorsque l'objet se dévoile comme il est réellement, décevant ainsi le sujet, cette séparation fragile disparaît et les deux images se fondent à nouveau. La part de l'objet qui se dissout sur le moi, en se confondant avec lui par identification mélancolique, est l'objet défectueux, inacceptable, justement pour être ce qu'il est, bien moins que la perfection demandée. L'objet se fait ombre sur le moi; la perte, dans la mélancolie, a une nature d'idéal. Elle est produite dans la vie pulsionnelle, se restreint aux domaines du moi; et la perte de l'objet va être indéfiniment signalée, accompagnée d'un remaniement incessant de l'économie libidinale. L'objet abîmé marquera à jamais le moi par sa présence et le mélancolique tentera de manier cela par l'intermédiaire d'un renoncement dévitalisé constant. L'excès d'exigence empêchera la négociation: c'est un jeu de tout ou de rien. Le mélancolique sera capable de très peu de fantasmatisation: la perte dans son idéal provoque un dommage irréparable, puisqu'absolu. Il est impossible de s'accomoder, de fantasmer, de représenter cette réalité. En l'absence de la relativisation, la subjectivité qui se constitue est extérieure au sujet, ne parvient

pas à se créer un être propre. Ce que nous observons dans les pathologies actuelles, et surtout dans les cadres mélancoliques, c'est l'absence d'une référence interne, l'être pour l'autre n'a pas l'effet de produire l'être pour soi. Ce que désire ce sujet n'est plus d'être aimé, mais d'être reconnu.

Mon hypothèse est que nous devons comprendre dans quelle condition l'idéal du moi s'est formé et combien il inclut du moi idéal. L'idéalité perdue dans la mélancolie ne se réfère pas uniquement à l'idéal du moi et à la distance qui existe entre lui et le moi réel du sujet, ce qui caractériserait simplement un cadre névrotique. L'objet dont l'ombre retombe sur le moi du mélancolique est un objet idéal, produit par l'échange initiale de regards passionnés. Or, il s'agit ici d'une tragique passion. Nous connaissons la différence qu'il y a entre l'identification et le 'tomber amoureux'; Freud nous dit que dans l'identification, le moi incorpore l'objet. Nous savons que c'est par l'identification originaire que le moi se fonde et que c'est par l'intermédiaire des identifications primaires subséquentes, pour lesquelles l'identification originaire a frayé un chemin et servi de matrice, que ce moi va se structurer et cueillir peu à peu, parmi ses objets-modèles, les signifiants nécessaires. En opposant l'identification et l'acte de tomber amoureux, Freud affirme que dans ce-dernier l'objet dévore le moi, en le vidant de sa libido narcissique, allant jusqu'à "posséder tout l'amour de soi du moi" (FREUD, 1921, p.107). Dans l'état amoureux, l'objet est traité comme le propre moi et, par le fait de consommer la libido narcissique, il est fortement idéalisé. L'objet sert alors à remplacer un idéal du moi propre, non atteint, et est par conséquent un choix éminemment narcissique. Parallèlement à cette "reddition" du moi à l'objet, les fonctions qui retombent sur l'idéal du moi échouent complètement. Dans l'identification, le moi s'enrichit des propriétés de l'objet en l'introjectant; dans l'état amoureux, le moi s'appauvrit. En se livrant à l'objet, il lui cède la place de son ingrédient le plus important, l'idéal du moi.

Comme nous le voyons, il s'agit ici de la substitution du propre idéal du moi par l'objet. Je propose que nous réfléchissions sur ce que j'ai nommé 'tomber amoureux tragique': l'objet va occuper non pas l'idéal du moi, mais le moi idéal du sujet. Dans le cas du mélancolique, le regard d'amour que la mère lui lance exige que son fils occupe la place de son moi idéal rémanescent, solidement installé dans son idéal du moi. Ce qu'elle lui demande, ce n'est pas simplement la satisfaction de cet idéal, des merveilles narcissiques qu'elle sait

avoir perdues. Ce qu'elle demande, c'est que ce fils aille plus loin, qu'il lui rapporte le moi idéal perdu de l'enfance. Au lieu de vouloir que son fils soit le plus puissant, le plus beau, le plus riche, le plus intelligent, cherchant en lui son idéal du moi, la mère du mélancolique veut que son fils soit immortel, tout-puissant, infini, ou en d'autres mots, qu'il possède toutes les qualités qui un jour ont appartenu à son moi idéal, qu'il lui rapporte la complétude perdue. La supplication qu'elle lui adresse par ce regard fou d'amour et totalement paralysant, c'est qu'il lui permette de rêver du narcissisme absolu. Et il lui répondra du tac au tac: il exigera de son objet idéal exactement la même chose.

Ce qui retombe sur le sujet mélancolique, c'est l'ombre de ce regard, si séducteur et si mortel. L'objet du mélancolique est un objet perdu depuis toujours, perdu quoi qu'il arrive. Ses choix sont lourdement narcissiques, intensément amoureux. Le moindre doute lancé sur ses insuffisances plongera ce sujet dans le tourbillon de la plus tragique des passions: celle qui consiste à renoncer à la vie pour se sentir impropre face à une tâche aussi spectaculaire. Tout l'effort du mélancolique est d'essayer de maintenir, pour plus difficile que cela soit et aux dépens de la totalité de sa vie psychique, son objet – et lui-même – dans la sphère de l'idéalité, aussi fragile que trompeuse. Dans cette tentative, presque tout est valable: rectifications du corps incessantes, toutes sortes de dépendances, passions déchirantes. Le mélancolique garde obstinément sa forteresse narcissique: s'il fallait qu'il l'abandonne, il préférerait se passer de sa propre vie. Le moi se vide de sa libido par la blessure laissée par son moi idéal. L'idée de vidange est reprise dans l'hypothèse du 'tomber amoureux', et seule une passion mortelle est capable de laisser derrière elle cette blessure narcissique par où s'écoule la libido du mélancolique. Il a beau vouloir boucher cette évacuation libidinale, tout ce qu'il parvient à faire, c'est d'ouvrir chaque fois davantage le trou béant par lequel sa vie se vide. Cet objet idéal diabolique se colle à son moi tout en le pâlisant. Mais il lui semble nécessaire de le garder, car s'en décoller ouvre toute grande au mélancolique la réalité de la castration, ce qui n'est pas facile à considérer. Cet autre qui lui a donné le souffle de la vie a vu en lui la seule possibilité de maintenir sa castration hors de question. Et le mélancolique répète, en lui, ce même destin.

Je me suis un peu étendue sur d'autres questions jusqu'à présent, et n'ai pas encore parlé de la question pulsionnelle proprement dite, de la dimension qui mentionne la violence ni de la dynamique de l'ambivalence. Différemment du cas de l'obsessif, où aussi bien l'ambivalence que les dérivés des pulsions de mort jouent le rôle prépondérant, dans la mélancolie ces facteurs jouent sur un autre mode de relation d'objet, dans un autre schéma de satisfaction. L'enjeu du mélancolique est la destruction de l'objet, en accord avec son importante fixation à la phase orale du développement psychosexuel. Si ce qui est visé par le mélange pulsionnel est l'anéantissement de l'objet, nous pouvons dire que ce qui est recherché, c'est l'annulation de la différence sujet/objet, qui correspond bien aux hypothèses antérieures du narcissisme et du moi idéal. L'ambivalence s'exprime ici dans le y avoir ou ne pas y avoir d'objet. Le statut de l'objet est sans cesse remis en question car la pulsion vise effectivement à brouiller la séparation moi/monde extérieur, sujet/objet.. En incorporant l'objet selon le mode de satisfaction orale, c'est l'anéantissement de celui-ci qui est obtenu; dans la mélancolie, l'ambivalence et la culpabilité qui peut en découler sont ainsi exclues.

C'est le moment de la structuration de l'appareil où a lieu une lutte désespérée contre l'évidence et le malaise introduits par l'objet. Il y a un mouvement de restauration et c'est alors que l'on essaye de récupérer le narcissisme absolu perdu lors du surgissement de l'objet; l'appareil, par sa défense, veut le faire disparaître, mais en s'assurant certains avantages: en l'incorporant, il veut garder en lui ses qualités, l'introjecter. Paradoxalement, nous savons, comme Freud, que les liens de l'objet du mélancolique sont extrêmement intenses, et offrent à la fois peu de résistance. Cela signifie que ces liens avec l'objet, malgré le fait d'être très forts, ne le demeurent pas face à une frustration [*Versagung*]. Les investissements objectaux reviennent vite à la condition d'investissement narcissique, c'est-à-dire qu'ils s'acheminent vers le moi, où ils serviront à une tâche spécifique qui est l'identification du moi avec l'objet. Le mélancolique "avale" son objet, quand il se révèle finalement perdu, et se confond avec lui en restaurant imaginativement une non-séparation moi/non-moi. Ses investissements objectaux sont très peu solides vis-à-vis du reflux narcissique commun à toutes les frustrations, mais ils ne réinvestissent

aucun objet, qu'il appartienne au fantasme, à la réalité ou soit incestueux - ainsi que le fait le névrosé. C'est aspect est caractéristique de la mélancolie.

L'ambivalence, présente depuis le début, aussi bien dans les investissements objectaux que dans les identifications, nous dit Freud, est un autre aspect qui nous permet de distinguer la mélancolie d'états affectifs différents dans lesquels prédomine un sentiment de tristesse. L'objet perdu du mélancolique est un objet détruit par sa propre violence. Comme le mélancolique présente des fixations très puissantes à la phase orale, son ambivalence est marquée par le cannibalisme : il incorpore l'objet en le détruisant et, parce que cet objet est aimé, le conflit s'installe. L'intériorisation d'une relation intersubjective se transforme en une question intra-subjective. Le conflit avec l'objet, aimé et détruit pour être haï à la fois, trouve une solution orale; et ce qui avant était objet devient une partie du moi. La furie destructrice du mélancolique se tourne à présent contre lui-même; il avale l'objet et l'objet le dévore. Ce qui correspond à l'incorporation orale, en termes de registre pulsionnel, c'est exactement le premier moment du narcissisme. L'objet, pour ne pas être totalement bon, splendide, doit être détruit; il devient complètement mauvais, perd sa propre objectalité, et se transforme en partie du propre moi. L'incapacité de supporter les failles de son objet – même la constatation de son ambivalence par rapport à lui – fait que cet objet ne vaille plus la peine.

Est-ce là ce que nous pourrions avancer au sujet d'une nouvelle forme d'être au monde, caractéristique de la contemporanéité, et où la mélancolie surgit avec insistance comme l'une des nouvelles modalités de la souffrance humaine? Souligner peut-être le composant narcissique des nouvelles affections, dans lesquelles le regard de l'autre devient toujours plus prégnant pour le sujet, comme s'il contenait un statut de vérité et de soutien de sa fragilité? Nous voyons le corps en tant qu'ultime registre de l'individualité et le narcissisme basé avant tout sur la concrétude des corps, du propre corps. Le sujet devient ce que l'autre dit qu'il est, ou, mieux, ce que l'autre dit qu'il doit être ou paraître être. Aucun effort n'est suffisant dans cet exercice de rectification des corps et des âmes pour assurer l'approbation de l'autre, garantie de sa propre existence. Les questions sociales sont différentes; en somme, le monde a changé; ou bien la psychanalyse produit un autre modèle de compréhension du psychisme humain, ou bien elle deviendra très vite une

pratique obsolète, une théorie dépassée, sans correspondance avec la réalité actuelle. Je pense qu'il est nécessaire d'établir une délimitation métapsychologique de ces affections contemporaines, et surtout, résister à la médicalisation de la souffrance, à l'orthopédie du corps, au dressage des affects. Il nous faut découvrir quelle peut être la contribution de la psychanalyse dans la réflexion sur le social, en pensant le sujet à partir de l'histoire et de pratiques sociales concrètes.

Bibliographie

FREUD, S. (1991) *Obras Completas*, Buenos Aires, Amorrortu Editores.

“Manuscrit B. L'étiologie des névroses”, vol. I.

“Manuscrit E. Comment l'angoisse est-elle gérée?”, vol.I.

(1950.[1895]) “Esquisse d'une psychologie scientifique”, vol. I.

“Manuscrit G. Mélancolie”, vol. I.

“Manuscrit N. [Notes III]”, vol.I.

“Introduction du narcissisme”, V. XIV.

“Les pulsions et leurs destins”, vol. XIV.

(1917 [1915]) “Deuil et mélancolie”, vol.XIV.

“Psychologie collective et analyse du moi”, vol. XVIII.

“Le moi et le ça”, vol. XIX.

(1926 [1925]) “Inhibition, Symptôme et Angoisse”, vol.XX.

(1930 [1929]) “Malaise dans la civilisation”, vol. XXI.